



Editorial

La maison de la terreur à Budapest

M. BÉNÉZECH¹

« A múltat be kell vallani... »
 (Le passé doit être reconnu...)
 József Attila

Dans les grandes capitales de notre vieille Europe, Londres ou Paris par exemple, on peut visiter un musée de la police ou du crime. A Rome, il s'agit d'une exposition permanente organisée par l'administration pénitentiaire et consacrée à l'histoire des sanctions pénales, de la détention et de diverses affaires criminelles célèbres [1]. Cependant, à la triste exception des camps d'extermination nazis, l'un de ces lieux médico-légaux les plus émouvants et les plus originaux est le musée de la « Maison de la Terreur » (Terror Háza, en hongrois) situé 60, boulevard Andrassy à Budapest [2].

La Hongrie, dans ses limites actuelles, est un petit territoire d'un peu moins de 100 000 km² (un sixième de la France) pour une population d'un peu plus de 10 millions d'habitants composée à 97 % de Magyars dont la langue appartient au groupe finno-ougrien. Cette cohésion ethnique et l'unité physique du pays en font l'État le plus homogène d'Europe centrale. Comme d'autres nations, la Hongrie a connu bien des vicissitudes historiques jusqu'à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Alliée de l'Allemagne mais possédant un gouvernement et un parlement légitimes à la tête du pays, elle déclare la guerre à l'URSS en 1941. Lorsque, après Stalingrad, son gouvernement essaye de sortir

de l'alliance allemande, Hitler occupe le pays (19 mars 1944) et y établit un régime totalitaire et meurtrier qui s'appuie sur le parti fasciste des Croix-Fléchées (15 octobre 1944). Libérée par les Russes pendant l'hiver 1944-1945, la Hongrie devient en 1949 une République populaire socialiste aux méthodes stalinienques jusqu'à l'insurrection anticomuniste et antisoviétique d'octobre 1956. Malgré l'intervention des troupes soviétiques, le régime s'adoucira, mais le pays ne retrouvera sa pleine indépendance qu'en 1991 avec le départ des derniers soldats russes.

L'histoire dramatique de la Hongrie avant, pendant et après la dernière guerre mondiale, avec successivement les dictatures allemande (nazis allemands et hongrois) et soviétique, explique que cet État désormais membre de l'union européenne tienne à honorer la mémoire sacrée de toutes les victimes qui ont souffert et souvent donné leur vie pour la défense de la liberté. Un lieu cristallise ce combat contre la tyrannie, l'immeuble du 60, avenue Andrassy. C'est là, en effet, que le parti nazi des Croix-Fléchées avait son siège (sous le nom de « Maison de la Fidélité ») et que ses membres commencèrent à torturer au sous-sol des personnes, en majorité des juifs. Par la suite, les communistes utilisèrent les mêmes locaux comme quartier général qui

1. 266, rue Judaïque, 33000 Bordeaux, France.



fut alors surnommé par le peuple « Maison de l'Horreur » ou de la « Terreur ». L'édifice actuel, devenu musée en 2002, compte quatre niveaux qui se visitent. On commence en fait par le deuxième étage qui comprend principalement des locaux sur la double occupation (allemande puis soviétique), la période des nazis hongrois, les années cinquante (élimination des opposants au régime politique) et les Conseillers soviétiques, le Goulag, la Résistance au joug du parti communiste. La visite continue par le premier étage qui est consacré à la lutte contre la paysannerie, à la police politique hongroise (salle Péter Gábor), à la justice (au service de l'infamie), à la propagande, à la déportation et aux mouvements de populations, à la vie quotidienne sous la dictature communiste, aux Églises et à la communauté juive (persécutions religieuses), au cardinal Mindszenty (1892-1975) condamné à l'emprisonnement à vie en 1949, libéré par la Révolution de 1956 puis réfugié à l'ambassade américaine de Budapest jusqu'en 1971. Un ascenseur, dans lequel on visionne un film sur les témoignages des survivants, descend très lentement vers la prison du sous-sol. Là, on peut voir une reconstitution des cellules de détention, des salles de « représailles » illustrées de potences, une salle sur l'internement des suspects dans des camps de travail fermés, un hall sur la Révolution de 1956 et un autre (« Larmes ») planté de croix noires. On retourne enfin au rez-de-chaussée où se trouvent une librairie, un café, un tank russe de modèle T-54 ainsi que les innombrables portraits des victimes décédées qui passèrent en ces tristes lieux.

A l'époque (1945-1956), avant la reconstruction de l'immeuble pour en faire un musée, les différentes parties de la Maison de la Terreur étaient reliées par des couloirs et tout le pâté de maisons qui l'environnait participait à son fonctionnement. Les interrogatoires des accusés avaient lieu dans les bureaux des étages pendant la nuit. Les détenus devaient rester debout pendant des heures, les yeux fermés, sans boire ni manger, les bras levés ou le nez contre un mur. Tous les types de tortures physiques et psychologiques furent utilisés, ainsi que la privation de sommeil, de nourriture, de lumière, de soins médicaux, d'hygiène, de vêtements, de chauffage. Au moindre problème, les prisonniers étaient attachés, enchaînés, mis dans des cachots obscurs, dans les caves où existaient des cellules « spéciales » : cellule individuelle restrictive de 60 sur 50 cm de superficie et 180 cm de hauteur ; cellule humide, le détenu devant rester assis dans l'eau ; trou de renard où, dans le noir complet, il était impossible de se tenir debout. Certains se souviennent que

le sous-sol s'étendait sur plusieurs niveaux. Tout ceci fut détruit par la suite et aucune trace n'en fut retrouvée. Les condamnés à mort n'étaient pas exécutés au 60, boulevard Andrassy, mais dans d'autres lieux de détention.

Cette terrible période de l'histoire récente de la Hongrie fit d'innombrables victimes. L'occupation nazie, courte mais tragique, fit place à l'occupation soviétique qui influença pendant quarante ans la vie hongroise. A la fin de la guerre, 10 % de la population avaient été tués et le pays était en ruine. La dictature nazie déporta courant 1944 près de 450 000 juifs de province dans des camps de concentration et de travail. Ils furent presque tous anéantis. Plus d'un million de personnes s'envièrent vers l'ouest devant les troupes de l'Armée rouge et plus de 100 000 ne revinrent jamais. Le Goulag absorba au minimum 700 000 Hongrois dont à peu près la moitié a totalement disparu. La justice militaire soviétique condamna à mort où à la détention plusieurs centaines de citoyens. La police politique secrète (« Autorité de Sécurité de l'État »), dirigée en pratique par le parti communiste, exerça un régime de terreur, sans procès, ni enquête, ni preuve, contre les résistants hongrois. Entre 1945 et 1956, 1 500 personnes environ ont été jugées et condamnées pour conspiration contre l'État. Nombre de résistants furent tués et enterrés dans des fosses anonymes afin qu'on les oublie. La plupart d'entre eux sont restés inconnus. Les transferts forcés de population concernèrent 250 000 personnes, leurs biens étant volés par les dignitaires du régime ou devenant propriété de l'État. La paysannerie paya elle aussi un lourd tribu au parti : 400 000 paysans furent accusés de crime contre l'approvisionnement public et 300 000 quittèrent leur terre. On estime que le pouvoir totalitaire mis en place par les communistes frappa un membre d'une famille hongroise sur trois.

Bref, on comprend, dans ces circonstances historiques dramatiques, que la communauté hongroise actuelle veuille honorer ses victimes et ses héros, tous ceux qui souffrissent ou moururent pour leur religion, la Liberté de la personne humaine et celle de la patrie. Le remarquable musée du 60, boulevard Andrassy à Budapest est la manifestation éclatante du désir collectif de ne rien oublier de ce douloureux passé. ■

- [1] The Criminology Museum. Rome, Ministry of Justice, Department of Prison Administration, 2003, 95 pages.
- [2] Terror Háza. House of Terror. Catalogue du musée (English translation). Budapest, ADU PRINT Nyomda, 2008, 97 pages.